

Hans Magnus Enzensberger

L'évangile digital

traduit de l'allemand par Philippe Préaux

1. Les cabrioles de la théorie

Il a fallu du temps pour que l'humanité commence à se poser des questions sur les médias dont elle disposait. D'abord est venue la langue, ensuite seulement sont venues la grammaire, la rhétorique, la linguistique et la philosophie du langage ; d'abord l'écriture, ensuite seulement la réflexion sur l'essence de l'écrit ; d'abord la monnaie, ensuite la numismatique. La théorie boitille à la traîne de ses objets : durant quelques millénaires, il en a été ainsi.

C'est resté vrai s'agissant des médias de l'époque moderne : on s'est mis à réfléchir sur eux avec une bonne dose de retard. Ils se sont développés pour ainsi dire à l'état sauvage, derrière le dos de la société. Nul philosophe n'a suivi les rêveurs et les bricoleurs, les mathématiciens dans la lune, les modestes ingénieurs et les génies méconnus qui les ont lancés. Les implications de l'invention de Gutenberg n'ont fait l'objet d'une analyse approfondie qu'au ^{xx}e siècle, alors que l'art de l'imprimerie en était déjà à son crépuscule.

Quand le télégraphe est apparu, ce ne sont pas des diplômés de faculté qui ont compris son importance, mais des militaires et des spéculateurs. La naissance de la photo et celle du cinéma passèrent tout aussi inaperçues. Daguerre et Talbot, les frères Lumière, Étienne-Jules Marey et Georges Méliès accomplirent leur œuvre dans des ateliers et des laboratoires qu'ils avaient construits eux-mêmes, dans des hangars et sur des champs de foire, non dans les locaux d'une université. Longtemps avant que Kracauer n'écrivît ses œuvres sur la théorie du cinéma, l'état-major allemand avait impulsé la création de l'« U.F.A. », parce qu'il avait reconnu les possibilités que ce média ouvrait à la propagande. Le texte clairvoyant de Brecht sur « la radio comme outil de communication » parut en 1932, en un temps où on pouvait déjà entendre les rugissements de Hitler dans l'Europe entière.

Les facultés de philosophie accueillirent ces travaux par un silence obstiné, comme elles le firent de l'œuvre de Walter Benjamin. Jusque dans les années cinquante, l'intérêt des facultés se limitait à un appendice de la branche « langue et littérature allemandes » baptisé *science journalistique*, laquelle se penchait sur un média vieux de plus de trois cents ans. Et quand enfin à partir de 1962 Marshall McLuhan mit sa propre touche dans le tableau avec sa théorie de la télévision, l'engin peuplait déjà une salle de séjour sur deux.

Certes, il n'a jamais manqué de sentinelles pour crier casse-cou. La critique de la culture est plus ancienne que son nom ; on peut en relever les traces jusque dans l'Antiquité. Son prototype inégalé est le mythe de la caverne de Platon. Chaque média est suivi comme son ombre par le soupçon d'entraîner la perte du sens et l'inauthentique-

cité. On peut difficilement ne pas voir les intérêts politiques qui font qu'on les montre du doigt. L'alphabétisation menaçait le privilège d'information des érudits et des gens cultivés, et aux yeux de l'autorité, tout nouveau média compromettait la morale de ses sujets. Les mises en garde contre la lecture des romans utilisaient déjà au XVIII^e siècle les arguments qui sont déployés aujourd'hui contre la télévision.

Évidemment, cette critique n'a pas gagné en efficacité depuis lors. Le geste avec lequel elle brandit on ne sait quelles « valeurs » fait penser à celui de l'agent qui lève son bâton blanc contre un chauffard. Il est peu probable que la circulation des médias puisse en être entravée, ne fût-ce que parce que la critique ne montre aucun intérêt notable pour les faits. Quand on prétend par exemple que nous nous divertissons jusqu'à en mourir, on passe complètement à côté du fait que le terrorisme publicitaire et la contrainte répétitive des programmes ne promettent en vérité aucune espèce de divertissement, mais de l'ennui à haute dose ; on ne semble pas non plus remarquer que les accidents mortels sont rares devant un téléviseur comparés aux victimes expédiées de vie à trépas par les kalachnikov, les automobiles et autres armes. Il s'agit là de formes de critique des médias plus propres à être rangées dans la littérature des banalités que dans celle de la science.

Mais pour ce qui est de la théorie, durant ces dernières décennies, elle a entamé son grand bond en avant. Depuis que le bruit s'est répandu que l'industrie de la conscience était devenue la branche clé de cette fin de siècle, la science de la communication et des médias passe pour un domaine universitaire et éditorial en expansion. (Donner ses contours à ce dernier serait une entreprise tout aussi peu claire que ne l'est l'arsenal des concepts qui s'y rattachent. Aujourd'hui, le discours sur l'« industrie de la culture » rend le même son que la langue des Mérovingiens. On peut bien mettre l'accent sur sa dimension technique et parler des médias électroniques. Quand, à l'instar de Peter Glotz, on n'a pas oublié son économie politique, on préférera l'expression de « capitalisme digital ». Il est probable que les changements liés à une époque ne connaissent jamais leur baptême définitif que *post festum*.)

La course au rattrapage théorique a donné des résultats remarquables. Des phases reculées de l'histoire des médias n'ont été que tout récemment analysées pour la première fois en profondeur et comprises dans leurs implications. En Allemagne, ce sont surtout les travaux de Friedrich Kittler et de Jochen Hörisch qui ont montré ce que pouvaient donner de pareilles recherches. Le fait qu'une troupe d'adeptes assez bigarrée se soit tournée également vers la nouvelle discipline ne devrait pas étonner. Germanistes déçus, sociologues égarés loin de leurs bases, journalistes ambitieux, philosophes plus ou moins sérieux, écrivains plus ou moins compétents, et même çà et là tel ou tel scientifique – tous cherchent à se brancher sur ces nouvelles techniques qui les avaient devancés pendant si longtemps.

À présent, l'accélération des médias a gagné également leurs théoriciens. Le zèle qu'ils déploient les entraîne bien souvent à brûler des étapes, tout à fait comme s'ils avaient une pénible revanche à prendre. Ce n'est pas assez de rattraper la pratique, il préféreraient encore la précéder. Aussi leur réflexion tend-elle à l'établissement de pronostics. Or, la vie punit aussi ceux qui viennent trop tôt, et la plupart des futurologues pourraient en dire long sur ce sujet, s'ils ne préféreraient taire les camouflets qu'ils ont subis.

Ce n'est pas une surprise que de voir les prophètes des médias se déployer en double formation. Leurs deux fractions suivent l'une comme l'autre un schéma familial à l'his-

toire des religions : d'un côté, nous trouvons les visionnaires d'apocalypse, de l'autre les évangélistes. À plus d'un point de vue, il est vrai, le progrès technique a pris la relève des religions révélées. Depuis le siècle des Lumières, les augures ne lisent plus le salut et la perte ou la bénédiction et la malédiction dans les Saintes Écritures, mais dans les entrailles de la civilisation technique. Les deux Annonciations ont en commun une note fondamentale étrangement satisfaite, pour ne pas dire triomphante.

Les évangélistes digitaux ne se contentent plus de la vieille bonne nouvelle que l'homme est perfectible. Seuls les plus naïfs d'entre eux voient dans la communauté du village global la solution de nos problèmes. Communication et mise en réseau universelles, démocratie directe électronique, accès égal de tous à n'importe quelle sorte d'information, abolition des hiérarchies, utilisation optimale des ressources, bref, autorégulation et harmonie : voilà quelques-unes de leurs promesses. Leur défaut de mémoire nous remémore quelque chose : l'euphorie nucléaire de l'après-guerre, qui voyait la solution de tous les problèmes d'énergie à l'utilisation dite pacifique de la fission de l'atome. Comme à l'époque, ce genre d'experts jouit aujourd'hui de la bienveillance de puissants groupes financiers, et les résultats de leurs recherches se distinguent peu des messages d'une agence de *public relations*.

Mais les évangélistes les plus récents ne s'en tiennent pas à ces visions philanthropiques. Leur vue porte si loin qu'elle dépasse l'horizon de l'espèce. La patience leur manque devant l'insuffisance des choses humaines. Après tout, il n'est pas jusqu'à l'espérance de vie d'un simple tournevis qui ne surpasse la nôtre, et une calculatrice suffisamment puissante emmagasine des données en nombre inimaginable avec davantage de vitesse et de sécurité que ne le fait notre mémoire débile.

C'est pourquoi les plus mordus des évangélistes attendent avec fièvre les prochaines étapes de l'évolution. Il s'agit d'abord de voir l'homme s'affranchir de son expérience immédiate, conditionnée par l'organisme. À la place de cet univers malpropre qu'est la vie, on verra s'affirmer le cyberspace hygiéniquement impeccable, première étape de la libération de notre propre corps. Dès 1969, Oswald Wiener avait appelé à l'« amélioration de l'europe centrale » (*sic*), en un ouvrage auquel les prophètes ultérieurs ont eu peu à ajouter. Le cyborg, cette chimère d'homme et de machine, est logiquement le prochain pas vers l'autosuppression de l'espèce.

Pour finir, des automates progressistes, qui ne seront pas entachés de la tare de mortalité, sont appelés à remplacer complètement notre espèce souffreteuse. Ces machines mettront également un terme aux désordres de la sexualité ; elles sont en effet capables de se reproduire de façon parfaitement aseptisée. Il y a déjà des décennies que ce but désintéressé a été proclamé par les plus militants des pionniers de l'intelligence artificielle. Les crédits de recherche jetés au vent, la résistance opiniâtre du *mind-body-problem*, les nombreuses faillites réservées à leurs promesses : rien de tout cela ne peut entamer la sérénité des concepteurs de ces projets. Les prophètes sont immunisés contre les faits. C'est ce qui fait leur charme. La fraction des annonceurs de l'apocalypse, elle, n'est suspecte d'aucune connivence avec la grande industrie. Elle ne dépend d'aucun tiers pour sa subsistance, fait fi des subventions et lance ses sombres prophéties à ses risques et périls. Elle nous certifie que la fin est déjà là sans que nous nous en soyons aperçus. Le philosophe des médias Paul Virilio nous informe qu'il y a longtemps que nous sommes devenus des mutants qui vivent en état d'« inertie » et en « temps d'exposition instantanée. » L'espace et le temps nous ont échappé. Ses thèses sont encore surclassées par celles de Baudrillard, selon qui tout ce que nous tenons pour réel a disparu depuis

longtemps. Nos médias ont déjà supprimé toute possibilité de distinguer entre l'être et le paraître. Le monde n'est plus qu'une simulation. Ce qui a réglé la question du sens.

Les affirmations de ces visionnaires d'apocalypse ne se distinguent pas moins que les précédentes par leur intonation triomphante. Elles ont le charme du définitif. Leur radicalité est empreinte de ce contentement de soi-même qui se tient au-dessus de toutes les illusions, ayant percé à jour l'aveuglement général. Dans un cas comme dans l'autre, la philosophie des médias, lorsqu'elle s'élève à de telles hauteurs, se donne l'avantage de ne plus considérer les faits.

2. La valeur d'usage comme frein

Habituellement, les médias techniques ne prennent pas seulement de vitesse la théorie, mais aussi la pratique. Une des raisons qui ont fait que tant de leurs inventeurs historiques, poursuivis par leurs créanciers, sont morts à l'hospice, réside en ceci qu'ils ont méconnu la valeur d'usage de leurs marchandises, voire, que celle-ci ne les intéressait que fort médiocrement. Gutenberg n'avait nullement à l'esprit les envois postaux en nombre ni les feuilles de boulevard quand il créa les caractères mobiles. Il voulait seulement imprimer une belle Bible. Bell pensait paraît-il d'abord aux malentendants lorsque l'idée du téléphone lui vint, et Étienne-Jules Marey développa sa caméra pour étudier le déroulement du mouvement chez les animaux ; il était à cent lieues de penser à Hollywood.

Les nouveaux médias, eux, sont perpétuellement à la recherche de besoins inconnus. Ce qui frappe chez leurs pionniers, c'est une curieuse autonomie. Quand des bricoleurs, des ingénieurs, des programmeurs font une trouvaille, ils s'intéressent exclusivement aux propriétés de leur jouet. L'utilisateur potentiel n'est pour eux qu'un ignorant qui les dérange. Tout comme les médecins, les frères maçons de la technique élaborent leur langage secret, un jargon destiné à leur assurer la haute main sur leur savoir. Il en était déjà ainsi chez les imprimeurs, qui connaissaient des rites d'un caractère initiatique prononcé. Les spécialistes de la haute fidélité étaient pareillement fiers que la description de leurs produits fût inintelligible, et les concepteurs d'ordinateurs ainsi que les ingénieurs software ont porté ce genre de référence nombriliste à son comble.

Alors que les médias d'antan étaient encore plus ou moins tangibles – qui connaît l'alphabet peut manier n'importe quel livre sans autre préalable –, le degré d'abstraction des dernières inventions a tellement augmenté qu'on ne peut plus appréhender leur utilisation par les sens. Les systèmes d'exploitation des ordinateurs actuels sont inaccessibles à l'utilisateur normal, et même le technicien après-vente ne dispose pas des connaissances mathématiques nécessaires pour comprendre ce qu'il fait. Il est dépendant d'un kit de recettes pragmatiques, et peut tout au plus remplacer tel ou tel composant.

Mais ce ne sont pas seulement les connexions de base qui sont inaccessibles à l'utilisateur. Il se voit confronté de surcroît à une complexité qui ne tient aucun compte de ses besoins, et à des capacités dont il ne peut user que dans une mesure minime. Pour ce qui est de leur intelligibilité, les manuels qui lui sont fournis pourraient aussi bien avoir été rédigés par des Martiens.

La recherche d'une raison d'être pour les moyens techniques existants, qui croissent à une vitesse exponentielle, prend parfois des formes grotesques. Le menu électronique est appelé à remplacer le serveur de restaurant, le réfrigérateur multimédia fera les

achats automatiquement, la maison dite intelligente assurera sa propre sonorisation, et ainsi de suite.

Une industrie qui se soumet aux fantaisies de ses ingénieurs obéit d'une part à la loi de l'accélération continue ; mais d'autre part, elle accepte les blocages les plus étranges. On peut admirer les indices de cette inertie structurelle dans n'importe quelle salle de séjour. Quiconque veut écouter de la musique est condamné à bâtir une tour faite d'un tuner, d'un amplificateur, de box, de lecteurs CD et de cassettes de différents formats.

Le téléviseur fait des petits lui aussi ; il a besoin de divers magnétoscopes, décodeurs, récepteurs satellite. Téléphones, répondeurs, fax encombrant la table, et l'ordinateur exige une nouvelle famille-kit faite d'imprimantes, de modems, de boîtes d'alimentation, de scanners et de graveurs CD, dont chaque spécimen nécessite l'étude d'un mode d'emploi de cent pages. L'état de la branche dite multimédia peut se lire dans le chaos des câbles où la femme de ménage se prend les pieds. La fusion des médias électroniques a beau être techniquement possible, on ne peut pas dire qu'elle existe dans la réalité.

Si les fabricants d'automobiles avaient imposé à leurs clients de devoir suivre un cours complet sur les accidents – et qui plus est en volapük technologique – pour pouvoir s'asseoir au volant, on n'aurait jamais eu d'embouteillage chronique sur nos routes. Par leur manque de convivialité, les médias digitaux excluent de leur usage les deux tiers de la population. C'est en vain qu'on s'interroge sur la signification économique de ce sabotage.

Les objections de cet ordre ne peuvent pas remettre en question le potentiel d'avenir des médias. Elles montrent seulement combien le processus de leur appropriation est long et hérissé d'obstacles. Tout comme lors de phases antérieures de l'histoire des médias, il faudra du temps avant de pouvoir constater en quoi la nouveauté est utile ou ne l'est pas. Les porteurs d'optimisme sont à cet égard les enfants de douze ans, dont beaucoup méprisent le jargon industriel et qui expérimentent tout seuls, sans accorder le moindre regard aux manuels inutilisables, à quoi peut servir finalement cette ferraille flambant neuve qu'on leur offre.

3. La ville en réseau

« Aussi, fondons ici une ville/ Et appelons-la Mahagonny/ C'est-à-dire la ville-réseau !/ Qu'elle soit comme un réseau/ Tendu pour attraper les oiseaux comestibles./ Partout il n'y a que peine et labeur/ Mais ici il y a du plaisir/ Car c'est la volupté des hommes/ De ne pas souffrir et d'avoir tout loisir/ C'est là le noyau de l'or. »

Cette promesse équivoque de Brecht en 1929 a pris aujourd'hui une signification dont l'auteur ne pouvait pas se douter. Dans le cas d'Internet, de même qu'en matière de télégraphie, ce furent les militaires et les services secrets qui ont discerné les premiers à quoi on pouvait faire servir l'invention de quelques esprits subtils. Puis vinrent les savants du CERN de Genève, qui créèrent le World Wide Web, d'abord pour leurs propres besoins. Depuis, la toile s'est développée à une cadence explosive.

Là aussi, les théoriciens ont talonné la pratique, et les tentatives pour la dépasser n'ont pas manqué. Mais le vrai évangéliste de la toile, c'est le capital. Jamais on n'a investi trop rapidement autant d'argent dans un média. Les entreprises de la technologie du Net, qui enregistrent chaque année des pertes gigantesques, se négocient en Bourse à des

cours astronomiques. Leur valeur sur le marché dépasse celle de bien des multinationales industrielles. Internet passe pour être la Mecque des investisseurs.

Mais ce ne sont pas seulement les futurs rendements de rêve qui donnent des ailes à l'imagination. Les répercussions sociales des nouveaux médias ont fait couler elles aussi beaucoup d'encre. Dans un texte de 1970, souvent cité à l'époque¹, mais qui frappe surtout aujourd'hui par son ton de matamore, on peut lire : « Sous leur forme actuelle, des appareils comme la télévision ou le cinéma ne servent (...) pas à communiquer, mais à empêcher de communiquer. Ils ne permettent pas l'interaction entre émetteur et récepteur... Mais cet état de choses n'est pas fondé techniquement. Au contraire : la technique électronique ne connaît pas d'opposition de principe entre émetteur et récepteur... L'image d'épouvante d'une industrie monolithique de la conscience à la George Orwell témoigne d'une compréhension antidialectique et obsolète des médias. La possibilité de voir une instance centrale contrôler totalement de tels systèmes ne relève pas de l'avenir, mais du passé... Les mises en quarantaine de l'information telles qu'elles ont été promulguées par le fascisme et par le stalinisme ne sont plus possibles aujourd'hui, sinon au prix d'une régression industrielle consciente. » Et pour finir : « De par leur structure, les nouveaux médias sont égalitaires : en actionnant un simple commutateur, chacun peut y prendre part ; les programmes eux-mêmes sont immatériels et reproductibles à volonté. »

Bien dit, pour une époque où on ne parlait pas encore d'Internet. Et pourtant, la tentative de l'auteur pour dépasser la pratique des médias menait à toutes sortes d'attentes qui prennent aujourd'hui un air de naïveté. On prêtait là au réseau imaginaire de l'avenir – par une opposition totale avec les vieux médias – des possibilités utopiques ; son pouvoir émancipateur ne faisait aucun doute pour l'auteur. Dans un sens tout à fait identique à la théorie marxiste, il plaçait une confiance illimitée dans le célèbre « développement des forces productives », variante matérialiste de la triade chrétienne de la foi, de l'espérance et de la charité. Aujourd'hui, seuls les évangélistes du capital digital feraient sous serment des promesses de ce genre. Trente ans après, une certaine lucidité est peut-être de mise.

Ce qu'il y avait de vrai dans de semblables pronostics était cependant la distinction entre médias centralisés et décentralisés. Il suffit de considérer les exemples extrêmes pour saisir l'importance politique de ce distinguo. D'un côté l'édit, le message de l'empereur, qui suppose la préséance de celui qui ordonne sur celui qui obéit ; de l'autre, le « discours émancipé » entre participants égaux en droits. En ce sens, le Net est réellement une invention utopique. Il a aboli la différence entre émetteur et récepteur. Il n'existe plus d'instance centrale capable de le contrôler.

Pourtant, les médias décentralisés ne sont pas une nouveauté historique, et la dichotomie entre communication unilatérale et interactive n'est que relative. Même un donneur d'ordres ne s'en sort pas sans *feed-back*. Un bon exemple de ce flou est d'ores et déjà offert par un très vieux médium, à savoir l'argent. Comme le prouvent l'emblème de l'autorité et l'effigie du souverain, la monnaie est tout d'abord entièrement soumise à la discrétion d'une instance centrale qui la frappe. Mais ensuite, elle circule au-delà de tout contrôle parmi ceux qui accèdent au marché. La poste a été également à l'origine le privilège de princes régnants, qui leur servait à communiquer entre eux, jusqu'à ce que son usage public se fût imposé à travers bien des vicissitudes. Depuis plus de

1. Texte écrit par Hans Magnus Enzensberger... (N.d.T.).

quatre siècles, il existe en Europe un service postal accessible à tous, qui a vécu sa globalisation il y a plus de cent ans, avec la fondation de l'*Union Postale Universelle* en 1878. Avec la pose du premier câble téléphonique transocéanique, au plus tard, le premier réseau mondial était déjà installé.

Toutes ces évolutions menaçaient le monopole des gouvernements sur l'information et déclenchaient des luttes coriaces pour le contrôle des médias. L'exemple classique en est la censure du courrier. Par la suite, les autorités, mais aussi d'autres profiteurs purent se brancher sur les nœuds de la télécommunication. Des techniques de chiffrage de toutes sortes furent la réponse à ces entreprises d'espionnage. Banquiers et chefs d'état-major codèrent leurs messages, l'adversaire tenta de les déchiffrer. Aujourd'hui, les pirates informatiques, les entreprises de *software* et les services secrets rivalisent de méthodes avancées en matière de théorie des nombres pour dominer les banques de données. Mais ce qui rend cette domination impossible en définitive, ce ne sont pas tant les techniques de chiffrage toujours plus sophistiquées. C'est tout simplement le volume des échanges. Aucun filtre ne peut empêcher que les instances de la censure ne s'effondrent sous l'*overkill* d'information. Elles n'en apprennent pas trop peu, mais trop.

Tout espion imaginable étouffera sous une propriété fondamentale des flots de données, à savoir leur banalité renversante. 99,999 pour cent de tous les messages n'ont d'intérêt que pour leur destinataire, et encore cela est-il beaucoup dire. Voilà également pourquoi la prophétie du pouvoir émancipateur des nouveaux médias se révèle trompeuse. Tout le monde n'a pas d'idées, tout le monde n'a pas à dire quelque chose qui puisse intéresser ses semblables. L'interactivité tant vantée trouve ici ses limites.

C'est ce qui est ressorti de bonne heure de l'exemple des radioamateurs sur ondes courtes, ces pionniers de la communication sans fil. Ils échangeaient leurs positions avec ardeur et parlaient des performances techniques de leurs appareils. À part cela, ils avaient peu de chose à se dire, tout comme les innombrables tagueurs, dont les graffiti se limitent habituellement à annoncer « *Kilroy was here* » ou « Je suis moi ».

De même, les canaux télévisés ouverts qu'on a expérimentés en Allemagne depuis les années quatre-vingt n'ont pas révélé grand-chose d'autre que vain esprit de coterie et exhibitionnisme pataud, cette évolution ayant trouvé son apogée dans le *talkshow* interactif et dans le *chatroom*.

Tandis qu'avec leur idéalisme électronique, les pionniers du web avaient en vue un média du discours émancipé et gratuit, le capital en son indifférence olympienne discerna bientôt les possibilités de profit que le Net lui offrait de deux côtés à la fois. D'une part, il s'agissait de contrôler économiquement la circulation des données, de l'autre de commercialiser leur contenu. Depuis, la pollution du Net par la publicité n'a fait que croître.

Du côté des utilisateurs aussi, la globalisation montre à plus d'un titre le revers de la médaille. Certes, sur des milliers de *homepages*, on a vu triompher l'originalité et la dissidence. Point de niche, point de micro-milieu, point de minorité qui n'ait trouvé à faire son trou sur le net. Être publié, privilège de quelques-uns à l'époque de Gutenberg, a pris rang de droit de l'homme électronique, conformément au slogan : *samizdat* pour tous. C'est ce qui explique l'angoisse des agents du pouvoir devant la toile dans des sociétés de structure dictatoriale comme l'Iran ou la Chine.

Mais en même temps, Internet est un eldorado pour les criminels, les intrigants, les escrocs, les terroristes, les pervers, les néonazis et les fous. Toutes les sectes et tous les cultes y trouvent leur grasse prébende. Enfin, les rédempteurs du monde et les satanistes

peuvent s'interconnecter. Pas étonnant que dans ces groupes répartis sur la planète entière, la paranoïa fasse son nid et que parmi leurs innombrables adresses, on voie croître et embellir les théories de l'action conspiratrice. Comme il n'y a pas de centre, chacun peut s'imaginer être au centre du monde comme l'araignée dans sa toile. Bref, le médium interactif n'est ni une malédiction, ni une bénédiction ; il illustre purement et simplement l'état d'esprit de ses participants.

4. Bilan des profits et pertes

La question de la valeur à accorder aux promesses du capitalisme digital est passablement délicate, et ceux qui se hasardent à y apporter une réponse quelle qu'elle soit risquent dans tous les cas de se couvrir de ridicule. L'incertitude commence dès le moment où il s'agit encore d'une critique purement économique. Aux États-Unis, depuis des mois, on mène une vive dispute pour savoir si les bouleversements de la technologie de l'information ont réellement conduit aux gains de productivité élevés dont leurs prophètes se rengorgent. Ce qui est clair, c'est que certaines des branches qui y ont une part immédiate enregistrent des taux de croissance gigantesques.

Les résultats pour l'économie américaine dans son ensemble, eux, sont moins évidents. Les gains en efficacité et les rendements sont loin de correspondre toujours aux énormes investissements. Dans bien des cas, il s'agit de traites qu'on tire sur l'avenir. La question n'est guère possible à trancher sans des évaluations si compliquées et interprétables de si nombreuses manières qu'on pourrait tout aussi bien lire dans le marc de café.

En tout cas, l'expérience quotidienne autorise un certain scepticisme. Chacun connaît le discours sur le bureau sans papier, et chacun sait que les nouvelles techniques ont abouti tout au contraire à un gaspillage sans précédent de ce précieux matériau. De simples passations d'écriture, une fois assistées par ordinateur, sont régulièrement retardées durant des semaines, et dès que le calculateur central se met en grève dans les banques, dans les agences de voyage ou dans les assurances, le personnel reste impuissant devant l'écran noir. Quand on essaie d'appeler ce qu'on nomme une *hotline*, on est sûr de pouvoir s'attendre à des voix d'ordinateur insinuantes et à de longs messages d'attente en boucle, et on se fait torturer par des ordures musicales pestilentielles. Quant à la vulnérabilité de la technique digitale, le problème du passage à l'an 2000 en a fourni un remarquable échantillon. Il en a coûté des centaines de milliards pour affronter l'étroitesse d'esprit de programmeurs qui n'avaient pas été capables de prévoir avec une avance de quelques décennies.

Sur le chapitre de l'abolition des hiérarchies également, les doutes sont de mise. Ce n'est évidemment pas à mettre au compte de la technique si dans ce domaine, on en reste la plupart du temps aux discours du dimanche. Cela tient plutôt à la capacité qu'ont les vieux crocodiles de s'accrocher à leurs places, eux qui ne mettent en avant les points de vue économiques que lorsqu'il s'agit de « dégraisser » les autres.

De même, la puissance intellectuelle des médias digitaux ne peut être l'objet de estimations très provisoires, et ici comme ailleurs, le jugement se doit d'être partagé. À chaque splendeur qu'ils ont à offrir correspond un regrettable échec. Cela commence dès les autodescriptions dont ils couvrent le pays. « La communication est tout »,

entend-on, et partout on trébuche sur des dénominations telles « société du savoir » ou « de l'information » qui laissent en suspens ce dont il est question, et pour cause : s'agit-il de découverte ? de publicité ? de simples données ? de bla-bla-bla ? Tous ces concepts manquent de coffre. Évidemment, on peut prétendre qu'il est possible de définir l'information par la théorie de Shannon : comme l'entropie d'une grandeur qui se réalise en n événements selon des probabilités $pl...pn$; mais Dieu sait que cette détermination n'a rien à voir avec ce que nous cherchons quand nous voulons savoir quelque chose.

Confondre de simples données avec de l'information dotée de sens produit d'étranges chimères. Un exemple relativement inoffensif en est le dictionnaire. On peut affirmer à bon droit que les encyclopédies sont d'autant plus denses et plus inutilisables qu'elles sont plus récentes. Cela tient au fait que les connaissances qu'elles proposent sont fractionnées toujours davantage en résumés toujours plus petits, jusqu'à ce que les entrées soient réduites à quelques *bits*. Au lieu d'une cohérence, on a un site, qui invite à cliquer avec la souris pour rechercher sans fin un contexte. En comparaison, les vieux dictionnaires comme l'Encyclopédie Britannique de 1911 sont des merveilles de pouvoir explicatif. On y trouve, par exemple aux articles *Electricity*, *Song* ou *Anarchism*, des traités longs ou concis de spécialistes de premier ordre, qui donnent toutes les informations voulues en fonction du savoir de l'époque. Au lieu de cela, les nouveaux médias n'ont rien à offrir sinon décombres et débris de données.

La masse des matériaux disponibles sur le Net est tout aussi problématique par elle-même, et encore en admettant qu'il s'agisse d'informations utilisables (sous-entendu téméraire, au regard des dimensions inimaginables du tas de déchets électronique.) Évidemment, cette avalanche d'informations tant déplorée n'a rien de nouveau non plus. Il y a longtemps que la plupart d'entre nous ont non pas trop peu, mais trop d'*input* à leur disposition. La seule défense possible qui s'offre est une écologie de l'éviction, à laquelle on devrait être exercé dès l'école primaire.

Naturellement, les promoteurs de la toile se sont aperçus eux aussi du problème et ont développé des moteurs de recherche toujours plus fins. Il y en a maintenant tellement qu'on a besoin de méta-moteurs de recherche pour trouver le bon filtre. Tout cela ne change rien au fait que l'évolution nous a doté d'un appareil à peu près insurpassable : le meilleur moteur de recherche reste le cerveau.

Un point d'ancrage supplémentaire est fourni par l'accès universel et illimité à la toile, qui est sans aucun doute un de ses plus grands avantages. Mais lui aussi a un prix à payer, fait de lourds inconvénients. Internet a définitivement liquidé le concept d'œuvre originale, déjà fortement mis à mal par des médias antérieurs. Il est malaisé de discerner l'auteur d'un e-mail ou d'un message sur le web. Mais avec l'auteur s'évapore aussi l'autorité. Non seulement chacun peut publier, mais chacun peut théoriquement intervenir dans le texte de l'autre, le copier, le compléter, le paraphraser, le plagier ou le falsifier. Comme la pratique le montre, il est possible de déjouer les mots de passe et les restrictions d'accès, par les mêmes méthodes que celles sur lesquelles ces derniers reposent.

Un autre avantage du réseau informatique, à savoir sa capacité de mémoire illimitée, a pareillement ses ombres au tableau. Le rythme effréné des innovations a en effet pour conséquence de faire baisser de valeur la demi-vie des médias dotés de mémoire. Les National Archives de Washington ne sont plus en mesure de lire des enregistrements électroniques des années soixante et soixante-dix. Il y a longtemps que les appareils nécessaires ont vécu. Les spécialistes capables de convertir ces données en formats

actuels sont rares et chers, de sorte que la majeure partie de ce matériel doit être considérée comme perdue. Apparemment, les nouveaux médias ne disposent que d'une mémoire à court terme, techniquement limitée. Les implications culturelles de ce fait n'ont encore aucunement été mesurées. Tout cela tendra probablement à ce que nous puissions noter toujours plus de choses pour un temps toujours moins long.

5. *Un peu d'économie politique*

Il est notoire que la lutte des classes a connu des jours meilleurs. À terme prévisible, le capital – digital ou non – a vaincu. Les anciens conflits ne s'en trouvent pas pour autant apaisés, mais ils ne se produisent plus que de manière très clairsemée, comme si c'étaient justement les salariés qui avaient assimilé le dogme néolibéral de la privatisation. On peut parler de luttes de classe atomisées, livrées sur toutes sortes de terrains secondaires.

Il s'y ajoute une complication supplémentaire. Il y a belle lurette que les conflits de répartition économiques sont recouverts par des mécanismes d'exclusion culturels d'un nouveau genre. Jusque là, le capital culturel avait toujours été réparti par analogie avec la stratification économique des classes. La bourgeoisie disposait de la haute culture et de ce savoir éduqué qui fortifiait son hégémonie, la petite bourgeoisie investissait dans la formation de ses héritiers afin d'améliorer leurs chances d'ascension sociale, les ouvriers professionnels acquéraient des qualifications qui leur garantissaient la sécurité de l'emploi, et les non qualifiés devaient se contenter du minimum vital culturel.

C'en est fini de cette stratification spécifique. Tout le monde connaît l'homme d'affaires analphabète et le chauffeur de taxi titulaire d'une thèse de troisième cycle. La culture, ou ce qui passe pour tel, ne suit aucunement la structure des revenus ou le niveau de vie. On pourrait dire qu'il s'est formé, transversalement aux couches économiques, des classes de l'information, dont les perspectives d'avenir ne sont réductibles à aucun dénominateur commun. En outre, le régime dominant opère au moyen d'un tout nouveau catalogue des vertus, qui met hors service tous les codes éthiques précédents. Des primes sont attribuées à des qualités et à des conduites qui passaient naguère pour plutôt suspectes. La vertu cardinale la plus importante est la flexibilité. Outre cela, on exige la capacité à s'imposer, la mobilité et la prédisposition à l'apprentissage rapide durant toute la vie. Ceux qui ne tiennent pas le rythme sont éliminés.

Le lien avec l'état des technologies médiatiques est évident. Ces signes laissent hypothétiquement présager une nouvelle structure sociologique. On hésite à parler d'une analyse de classe, car les fractions qui s'y dessinent sont en elles-mêmes très hétérogènes. De toute façon, il ne peut plus être question d'une conscience de classe à quelque sens traditionnel que ce soit. Il s'agit plutôt de différenciations fonctionnelles. Aussi me servirai-je de typologies proches de la fable.

Cela donne à peu près l'image suivante. Tout en haut des sociétés digitales prennent place les caméléons. Ils ressemblent à ce modèle que David Riesman a décrit il y a des décennies comme se réglant sur le milieu extérieur, à ceci près qu'il ne s'agit pas de gens qui s'adaptent passivement, mais de *workoholics* extrêmement dynamiques. Une condition essentielle de leur succès est de n'avoir aucun lien avec la production matérielle. Ils sont agents, courtiers, intermédiaires, avocats, consultants, gens des médias, animateurs, dirigeants de la science, de la finance et de l'information. Leur affaire n'est pas le *hardware*, mais le pur *software*.

Cette forme d'existence trouve son expression la plus abstraite dans les groupes financiers, car le produit y est purement virtuel. Dans l'industrie informatique, dans les télécommunications et dans les branches voisines aussi, il y a longtemps que ce n'est plus l'appareil tangible qui compte, mais le *know-how*. De brillants scientifiques quittent les universités, fondent des entreprises ou transforment leur savoir en brevets.

Toutes ces activités ont en commun d'appartenir à ce qu'on appelait autrefois la superstructure. Il s'y récolte des gains tels que les industries traditionnelles ne peuvent qu'en rêver. La classe montante des caméléons a déjà développé ses propres mécanismes de recrutement. Aujourd'hui, les surdoués qui disposent des qualités requises ne passent plus par la politique ni par l'apprentissage, mais deviennent chefs d'entreprise *software*.

Une deuxième classe à laquelle on peut prêter de considérables chances de survie est le hérisson. Ce qui la distingue est précisément son manque de flexibilité. Son habitat, c'est la carapace des institutions, qui continue à offrir un refuge sûr aux sédentaires. Le fonctionnariat des autorités locales, nationales et internationales, des administrations, des partis, des associations, des syndicats, des chambres et des caisses de toutes sortes, bref : la bureaucratie tant décriée s'est révélée jusqu'ici résistante à tous les changements de la société du travail. La demande de réglementations croît inéluctablement et avec une complexité croissante. Il n'y a pas de souci à se faire pour les armées de gens qui se consacrent par millions à des tâches de cette nature.

En revanche, on peut prévoir que le nombre de tous les autres détenteurs de postes de travail continuera de fondre. On pourrait les ranger sous l'emblème du castor. Les secteurs de productivité classiques rétrécissent par voie d'automatisation, de rationalisation et de transfert vers des zones de bas salaires. Dans l'agriculture, ce processus est déjà si avancé que tout le secteur ne peut plus être maintenu en vie que par des subventions massives.

On pourrait définir la quatrième classe comme classe inférieure, si ce concept n'était pas trop sommaire. Il n'y a pas d'animal-totem qu'on puisse citer pour elle, pour la simple raison que la nature ne connaît pas d'espèces superflues. Il s'agit en effet de gens qui ne s'inscrivent pas dans le catalogue des vertus du capitalisme digital et qui de son point de vue sont donc de trop. Même dans les pays riches, ils constituent sans aucun doute une part de la population en augmentation régulière. En tout cas, à l'échelle mondiale, ils sont l'écrasante majorité.

Il y a sûrement parmi cette armée innombrable des volontaires, je veux dire des hommes qui ont fait consciemment le choix de se soustraire à la course au succès imposée par la société du gain. Mais c'est là une option qui n'est ouverte qu'à un tout petit nombre. Elle suppose un État-providence intact et une conscience de soi robuste. Il est certain qu'il existe des virtuoses de la vie en marge du progrès, qui trouvent leur subsistance dans les sutures et les jointures du régime capitaliste, et il serait ridicule de les juger à l'aune d'une morale du travail déjà obsolète pour cause de manque d'emplois assurés.

En temps normal, le sort des gens déclarés superflus est tout sauf enviable. La plupart des chômeurs, des demandeurs d'asile, des gens sans formation professionnelle, des femmes élevant seules des enfants – on pourrait continuer l'énumération – trouvent tout au plus des emplois à temps partiel, ou bien survivent grâce au travail au noir ou à la prostitution, ou se retrouvent dans les carrières de la délinquance.

Le capitalisme digital – tenons-nous-en à ce terme – ne peut qu'aggraver ces tendances. Une grande part de la population est purement et simplement inapte aux exigences qu'il fixe. Cela ne résulte pas seulement des barrages à son accès – tout le monde

ne se hisse pas jusqu'à la Harvard Business School ou jusqu'au MIT –, mais tout bonnement de la répartition normale selon une courbe de Gauss. Déjà et de toute façon, dans les pays du Tiers-Monde (à propos, qu'est devenu le Deuxième ?) on ne peut envisager d'intégrer la majorité dans la circulation économique globale. Les conséquences politiques de cette évolution sont imprévisibles.

6. *En-deçà des médias*

*Ceci n'est pas une pipe*¹. Avec son célèbre tableau, René Magritte, le théoricien de la connaissance parmi les peintres, s'est moqué de tous ceux qui confondent la reproduction d'une pipe avec une pipe. Cela n'a pas servi à grand-chose. Les évangélistes digitaux ne se lassent pas d'affirmer que les nouveaux médias ont rendu caduque la distinction entre réalité et simulation. Un tel degré de naïveté n'est évidemment imaginable que dans un groupe universitaire de travaux dirigés, dans un laboratoire et dans un film de science-fiction.

Cependant, le fait que ces théories négatives de la simulation bénéficient d'une pareille faveur a aussi ses raisons palpables et banales. Tout comme les autres professions, les travailleurs des médias souffrent d'aveuglement sur leur propre activité. Dans leur cas, celui-ci s'exprime par une référence nombriliste si poussée qu'ils ont du mal à regarder le monde extérieur. La surestimation de leur rôle les conduit à confondre le monde des médias avec la réalité. Cette automystification les dédommage du caractère évanescents de leur production et à ce titre, elle leur est indispensable pour s'accepter tels qu'ils sont.

Cela peut déjà s'observer dans le journalisme classique. Le fait que le meilleur journal ne soit plus, au bout de vingt-quatre heures, que du papier usagé est une vexation narcissique qu'il faut compenser en faisant l'important. Aussi plus d'une conférence de rédaction ressemble-t-elle à un conseil des ministres, et on y discute de la manchette du lendemain comme si le sort de la nation en dépendait. On a souvent l'impression que durant leur travail, les journalistes accordent à peine une pensée à leurs lecteurs ; ce qui importe, c'est le jugement de leurs concurrents, un groupe-cible minuscule, mais dont leur carrière dépend.

La publicité souffre de pertes du sens de la réalité analogues. Les gens dits créatifs voudraient absolument passer pour des artistes. Les directeurs artistiques louchent vers les prix du meilleur styliste. Sans tenir compte de la réalité, les publicitaires affichent un culte de la jeunesse économiquement absurde, car la pyramide des âges et la répartition du pouvoir d'achat sont une autre paire de manches. Il en va de même pour tous les autres médias. Le slogan de *l'art pour l'art*² trouve ici un écho tardif dans le principe du *médium pour le médium*.

Une autre illusion entretenue par presque tous les travailleurs des médias est la croyance que les gens les croient. Cette erreur fatale les conduit elle aussi à se surestimer. Certes, il y a eu jadis un public qui tenait pour digne de foi ce qu'on pouvait lire noir sur blanc. Mais ces temps-là sont révolus. Les spectateurs, les lecteurs et les

1. En français dans le texte (n. d. T.)

2. En français dans le texte (n. d. T.)

consommateurs d'aujourd'hui sont si désespérément avertis qu'en présence des médias, ils évacuent tout simplement la question de la vérité.

Il en résulte un insurmontable scepticisme. Tous les lecteurs du journal *Bild* ou presque savent que cette feuille n'est pas un média d'information, mais de distraction. Pour autant que quoi que ce soit s'y trouve seulement communiqué, la nouvelle en question sera d'ordinaire inventée, ou insignifiante. Évidemment, la même chose est valable pour l'écrasante majorité de tous les programmes de télévision. À commencer par la publicité, qui dès le premier coup d'œil, est regardée comme un mensonge.

L'emploi intensif de l'éventail des médias nonobstant cette résistance de la part des consommateurs brouille la recherche menée sur leur réception. Cela tient au fait que celle-ci travaille presque exclusivement à l'aide de méthodes quantitatives et par conséquent, qu'elle n'est capable de rien dire de concluant sur les effets qui ne peuvent s'appréhender statistiquement. La consommation de pornographie entraîne-t-elle plus de viols, ou fait-elle au contraire office de soupape pour les instincts ? Les scènes de violence que la télévision affectionne peuvent-elles être rendues responsables de la criminalité juvénile ou non ? Pas étonnant que les réponses des chercheurs soient extrêmement contradictoires. Si la thèse de la simulation était vraie, on pourrait de toute façon faire l'économie de ce questionnement. Le meurtre commis dans un film policier ou un jeu vidéo et celui qui se déroule à notre porte seraient une seule et même chose.

Bien que les maisons de Dieu restent vides et que les maisons paysannes se transforment en résidences secondaires, plus d'un signe engage à écouter le conseil de ne pas se laisser aller à des querelles de clocher. Les médias jouent un rôle central dans l'existence humaine, et leur développement foudroyant conduit à des changements que personne n'est réellement en mesure d'évaluer. Cependant, nous devrions réserver le ridicule qu'ils méritent aux prophètes médiatiques qui vaticinent pour nous comme pour eux, sur le déclenchement de l'apocalypse sur la rédemption de tous les maux. La capacité de distinguer une pipe de l'image d'une pipe est largement partagée. Ceux qui confondent le cybersexe avec l'amour sont mûrs pour la psychiatrie. On peut se fier à l'inertie du corps. Le mal de dents n'est pas virtuel. Ceux qui ont faim ne se rassasieront pas de simulations : notre propre mort n'est pas un événement médiatique. Mais si, mais si, il y a une vie en-deçà du monde digital : la seule que nous ayons.

(Texte paru dans *Der Spiegel*, 10 janvier 2000)